

Ladina Gaudenz dans le miroir de Cavloc

Peindre des lacs de montagne et leurs reflets : difficile de trouver sujet plus rabâché et plus contaminé par les stéréotypes alpestres et les chromos de calendriers touristiques! Ladina Gaudenz n'en a cure, elle passe outre, crânement, et sans même se réfugier derrière l'ironie du second degré. Le fil du rasoir, elle aime ça! Elle en relève le défi avec une désinvolture virtuose et malicieuse. Et décline ses émotions sur nature en réinventant le genre entre figuration et abstraction, entre intuition sensorielle et rigueur conceptuelle, entre émerveillements sur le motif, interrogations sur l'état du monde et allusions discrètes à l'histoire de l'art.

Née en Engadine où elle a baigné son regard à la lumière intense des hauts plateaux et façonné son pas à leur géographie abrupte et magnifique, elle a accompli ses études artistiques à la HEAD de Genève qui l'a, depuis lors, faite citadine. Mais elle n'a jamais oublié ses origines. Elle les retrouve régulièrement pour s'y recharger et y prendre le pouls du monde. Car depuis qu'elle est descendue de ses terres grisonnes, la nature, sa place et son rôle dans la vie de la planète et de ses habitants sont devenus l'un des enjeux majeurs de notre aujourd'hui, cristallisant toutes les menaces qui pèsent sur son fragile écosystème et tous les espoirs placés dans les vertus du développement durable.

Depuis toujours, la peinture de Ladina balance entre abstraction et figuration, dans un mouvement d'oscillation nécessaire qui la pousse tantôt à réempoigner le réel, et tantôt à le synthétiser et le métaphoriser. Pour elle, ces deux modes de captation du monde ne s'opposent ni ne s'excluent, mais se fécondent et se complètent l'un l'autre, comme les deux faces d'une même réalité. A l'été 2013, c'est le besoin de retrouver le contact direct avec la nature qui a été le plus fort. Le petit lac solitaire de Cavloc et ceux, plus vastes et plus fréquentés de Sils et Silvaplana ont fait le bonheur de ses pinceaux gourmands. Mais plus encore que les formes et les lieux, ce sont la lumière et la couleur qui sont l'abscisse et l'ordonnée de sa peinture. Et qui renvoient ici à l'intense luminosité de l'altitude, aux transparences quasi surnaturelles des lacs alpins et à l'éclat de couleurs comme lavées de frais tous les matins par l'air cristallin de la Haute-Engadine.

Rien de naturaliste pour autant dans sa palette. Face aux spectacles de la nature, la promeneuse engrange ses impressions par la photographie, comme un carnet de croquis instantanés. Mais à l'atelier, la peinture emprunte ensuite d'autres chemins. Elle s'invente des protocoles sériels, se module en formats pluriels, se restreint à quelques couleurs fortes, précises et tout sauf réalistes posées sur des fonds badigeonnés d'un seul ton : orangé, bleu pétrole, bleu clair, beige, noir.

C'est alors que le geste entre en piste. Proche de celui du dessin et même de l'écriture, il est rapide, léger, mobile, frémissant, évoquant le délié cursif des calligraphies extrême-orientales, bien qu'éloigné de tout mimétisme sinisant ou japonisant. Une écriture sur nature qui sténographie avec une liberté enlevée sapins, rochers, profils montagneux, nuages et reflets. Parfaitement étale et transparente, ou juste parcourue par un friselis qui

la trouble à peine, la surface du lac est comme un écran où les formes viennent se faire et se défaire, apparaître et se brouiller, s'écrire, se flouter, se déliter. Tout y apparaît fluide et jamais arrêté, flou et en perpétuelle transformation, entre effacement provisoire et recomposition tout aussi éphémère. Dessin ou peinture, chaque oeuvre a son autonomie propre, mais peut aussi se lire dans une suite, telle une partition jouant ses thème et variations.

Est-on encore dans le figuratif ou déjà dans l'abstrait ? L'important n'est pas là. Car si la peinture de Ladina se fait parfois plus abstraite, elle l'est ici au sens étymologique fort de *abs-tracta*, c'est-à-dire *tirée de*. De près comme de loin, c'est toujours de la nature que sa peinture est tirée. Comme chez le grand Gerhard Richter, le rapport au monde demeure la clé de voûte de l'oeuvre, fût-il une illusion, un simulacre flou, indécis et changeant. En écho au mystère du réel à jamais insaisissable, la peinture s'invente une autre réalité qui lui est propre, une réalité artistique. Dans ses lacs grisons, le paysage se livre et se médite à travers ses reflets. La vision bascule, le regard s'inverse et s'affole, aspiré jusqu'au vertige « De l'autre côté du miroir ».

Françoise Jaunin